



édito

Le 24 avril, dans le cadre des manifestations organisées à Oloron-Sainte-Marie en hommage aux combattants de l'Espagne Républicaine, l'Amicale inaugurera une plaque commémorative sur la façade de la gare rappelant l'arrivée, en 1939, des premiers espagnols ainsi que le départ, en 1942 et 1943, de convois de déportés juifs.

Ce projet que notre association portait depuis plusieurs années, le 70^e anniversaire de l'ouverture du camp, en ce même mois d'avril, nous a donné l'opportunité de le voir réalisé, grâce à la municipalité d'Oloron, à son maire M. Uthurry et à toute l'équipe qui s'est dévouée pendant plusieurs mois.

Depuis bientôt trente ans l'Amicale se consacre à maintenir le souvenir de tous les internés qui se sont succédé dans ce camp et des événements tragiques qui les y ont conduits. Cette histoire est bien connue des adhérents de l'Amicale pour qu'il ne me semble pas utile d'y revenir ici.

Le rôle de l'Amicale ne se limite pas au rappel de l'histoire et à la préservation de la mémoire car nous souhaitons, lors des visites que nous organisons au profit des collégiens et lycéens, faire réfléchir sur cette période qui s'étend de la guerre d'Espagne à la Shoah et mettre l'accent sur les valeurs qui sont les nôtres et qui sont reprises dans l'article premier de nos statuts « agir pour les droits de l'homme et pour la paix, contre toute forme de dictature, de racisme, de fascisme, d'antisémitisme et de négationnisme. »

Or, quelle que soit la région du monde que nous observions, nous ne pouvons qu'être inquiets. Prenant prétexte de la crise économique actuelle, nous constatons, dans de nombreux pays, une résurgence de la xénophobie envers certaines minorités implantées dans ces pays. Nous notons également le réveil de l'antisémitisme, du négationnisme, de la haine, orchestrés par tel prélat anglais, par tel soi-disant comique français, quand ce n'est pas un pur et simple appel au meurtre et à la destruction proféré par le Président d'un état du Moyen-Orient.

Ces idéologies qui refusent l'existence d'êtres différents sont des maladies qui frappent de façon récurrente, empoisonnent les esprits et parfois même des esprits que l'on pourrait penser à l'abri de la contagion.

Le réalisme nous oblige à constater que l'on ne peut éradiquer ces maladies, mais on peut les contenir en réagissant fermement à chaque fois qu'elles se manifestent.

La citation de B. Brecht « *le ventre est encore fécond d'où est sorti la bête immonde* » est plus que jamais d'actualité et si nous n'y prenons garde et si nous ne nous mobilisons pas, notre avenir risque de nous ramener 70 ans en arrière et plonger à nouveau notre monde dans le chaos.

André LAUFER

DANS CE NUMÉRO

2 et 3
Actualité

4
Nos peines

5 à 8
*Education
International*

9 à 15
*Au rendez-vous
du souvenir*

16 à 17
Bibliographie

17 à 19
Brèves

20
*Convocation
à l'Assemblée Générale*

Appel de Cotisation

actualité

70^e anniversaire de la mort d'Antonio Machado à Collioure. Les pauvres aussi lisent des livres compliqués...

L'écrivain Michel Etiévent a trouvé dans les archives d'une école la description de l'arrivée des Républicains espagnols. Il cite ces phrases écrites par des élèves : **« Les petits Espagnols sont arrivés dans notre classe... Les pères espagnols ne vont jamais au café. Ils lisent des livres compliqués devant leurs portes ».**

Soixante dix ans. Le 2 février 1939, Antonio Machado arrive à Collioure. Il y meurt le 22 février.



**« Machado dort à Collioure
Trois pas suffirent hors d'Espagne
Que le ciel pour lui se fit lourd
Il s'assit dans cette campagne
Et ferma les yeux pour toujours. »**

Dans *La Vanguardia*, il défendait l'exigence de culture du peuple jusque-là opprimé et auquel la République ouvrit les portes de l'espoir.

**« Borrada la historia,
contaba la pena. »**
(Yo escucho los cantos).

Le 27 février, la Grande Bretagne et la France reconnaissent officiellement le gouvernement franquiste. Les Etats-Unis le font le 1^{er} avril.

Fâcheuse année. Fâcheuse introduction à quatre années effroyables.

Les puissants, les dictateurs, n'ont jamais aimé que les pauvres s'émancipent, lisent et apprennent. La République l'avait voulu. Elle a payé.

Combien de pères et de mères devront lire des livres compliqués pour établir enfin cette chose simple : la liberté de vivre libres, égaux et fraternels ?

Jean-Jacques Le Masson

De la guerre d'Espagne à la Shoah

Du 25 avril 2009 au 19 mai 2009, diverses associations dont l'Amicale et avec l'aide précieuse de la Commune d'Oloron-Sainte-Marie, commémoreront le 70^e anniversaire de la fin de la guerre civile espagnole et de l'ouverture du camp de Gurs. Un nombre important de manifestations (conférences, films, expositions, lectures, débats...) se dérouleront durant ces quatre semaines. Pour en savoir plus sur la richesse de ce programme il est possible de contacter la Mairie d'Oloron-Sainte-Marie au Service Culture et Vie Associative. Demander Maryline Capdaspe au 05 59 39 99 99.



actualité

Samedi 25 avril à 16h30 : Gare d'Oloron-Sainte-Marie

Une **plaque commémorative** sera apposée sur la façade de la **Gare d'Oloron-Sainte-Marie** en présence des autorités françaises, allemandes et espagnoles, en mémoire du transfert d'environ 32 000 républicains espagnols, juifs et brigadistes en 1939 vers le camp de Gurs, et de l'envoi de six convois de juifs (3 907 personnes) en 1942 et 1943 vers Drancy puis vers les camps de la Mort.

Ce 25 avril revêtera un caractère exceptionnel puisque l'importante délégation espagnole aura à sa tête le Vice-Président du Sénat, M. Isidro Molas. Depuis le vote de la « Ley de memoria », les choses ont beaucoup évolué en Espagne et le devoir de mémoire prend aujourd'hui toute sa place.

Du 25 avril au 16 mai 2009

Durant cette période, dans divers sites, se tiendront un certain nombre d'expositions :

« **Le camp de Gurs, de la guerre d'Espagne à la Shoah** » *Amicale du camp de Gurs*, « **Affiches de la Seconde République Espagnole 1931 – 1939** » *Association M.E.R.*, « **Ceci n'est pas une prison** ». **L'enfermement des étrangers, des images pour comprendre.** » *Association C.I.M.A.D.E.*, **Demain le monde : les migrations pour vivre ensemble.** « **Savoir d'où je viens pour savoir qui je suis** ». *Association MRAP*, « **OPRE ROMA** » *Association MRAP*, « **Les Républicains espagnols à Bordeaux : de la II République à la Résistance française** » *Musée d'Aquitaine de Bordeaux - Centre Jean Moulin*, « **Ilôt IV** » *Travaux d'élèves du Lycée du IV Septembre 1870 d'Oloron-Sainte-Marie*, « **Exposition du Patronage Laïque des Petits Bayonnais** », « **Brigade Lincoln en Aragon** » *Gouvernement d'Aragon*, « **Exposition des élèves de classe SEGPA du collège Bourdieu de Mourenx** » « **Les Forces républicaines espagnoles aériennes** » *M. Daniel Ortega*, « **La déportation dans les camps nazis** » *Association départementale des Pyrénées Atlantiques de la F.N.D.R.P.*, « **Diálogos Íntimos con la 2nda República Española** » *M. José Luis Rubio*, « **La guerre d'Espagne et ses répercussions en Soule** » *Association patrimoniale de Soule, Ikerzaleak, et le Collège Saint-François de Mauléon*, « **Exposition du Cercle Républicain de Jaca** ».

Par ailleurs, à côté des films, pièce de théâtre, débats, lectures..., et entre autres conférenciers tels que José Cubéro, historien ou Jean Ortiz, universitaire, notre ami Claude Laharie donnera une conférence sur « **L'art derrière les barbelés. Une autre forme de résistance** » et notre vice-président Emile Vallés nous entretiendra, à Gurmençon, sur le thème « **Itinéraires d'internés du camp de Gurs. De Guernica à la prise de Berlin** ».

Cérémonie du Jour des Déportés 26 avril 2009

Comme tous les ans, une cérémonie en souvenir des déportés se déroulera en présence des autorités allemandes, espagnoles et françaises sur le site du camp de Gurs à 10 heures (horaire à vérifier sur la presse locale).

Les membres de l'Amicale qui souhaitent déjeuner après la cérémonie peuvent le faire en s'inscrivant individuellement au restaurant « Chez Germaine » à Geus Tél 05 59 88 00 65 avant le 21 avril.



nos peines

Yves Bettini nous a quittés le 23 novembre dernier. D'origine italienne, il fut un résistant de la première heure. Dès le 5 novembre 1940, il diffuse des tracts opposés au régime de Vichy, avec sa future femme Angela, lors de la venue de Pétain à Toulouse. Rapidement arrêté, il est emprisonné à la centrale de Nîmes, puis interné au Vernet d'Ariège. Il s'évade lorsque Vichy tente de le remettre aux autorités fascistes italiennes. Puis, il s'engage dans l'Armée Secrète, participe à la « libération » d'Oyonnax, le 11 novembre 1943, intègre les FTP et combat jusqu'à la Libération. Résistant de la première heure, résistant de toujours, il consacra sa vie à la lutte pour une société plus juste et plus humaine.

L'Amicale s'associe à la peine d'Angela, son épouse et sa compagne de toujours (elle-même internée à Rieucros, Récébédou, Brens et Gurs), ainsi qu'à celle des tous ses parents et amis.

Lore Krüger déportée à Gurs en 40/41 et l'une des plus anciennes adhérentes de notre Amicale vient de nous quitter.

Michel Vanderberght, et Ulrich Schneider respectivement Président et Secrétaire Général de la FIR (Fédération Internationale des Résistants-Alliance anti-fascistes) nous écrivent à l'occasion de la mort de Lore Krüger (1914-2009).

« C'est avec un profond chagrin que nous portons à votre connaissance la mort de Lore Krüger, membre de la Présidence d'honneur de la FIR (Fédération Internationale des Résistants-Alliance anti-fascistes). Elle est décédée dans la nuit du 4 au 5 mars peu avant d'achever sa 95^e année. »

Lore Krüger était née à Magdebourg en 1914. Dès 1933, elle et sa famille juive avaient dû quitter l'Allemagne fasciste. Les étapes de son exil furent la Grande-Bretagne, l'Espagne et la France, où elle fit la connaissance de son mari, Ernest Krüger, combattant d'Espagne et communiste. En 1941, ils se réfugièrent ensemble aux Etats-Unis où ils poursuivirent leurs activités politiques communes sous l'égide du mouvement Allemagne Libre avec d'éminents antifascistes allemands. En 1946, elle retourna à Berlin et travailla comme traductrice en RDA pendant de très nombreuses années.

Jusqu'à la fin de sa vie, elle fut une antifasciste active. Elle était membre d'associations comme l'Alliance des Allemands dans la Résistance, les forces armées de la coalition anti-hitlérienne et le mouvement Allemagne Libre. Lors d'innombrables entretiens avec des jeunes, elle a pu transmettre son expérience politique et les conclusions qu'elle en tirait pour le monde actuel.

De même, pendant de très nombreuses années, elle travailla étroitement avec la FIR, par exemple comme traductrice, comme déléguée au 13^{ème} congrès de la FIR à Berlin et représentante officielle de l'organisation lors de rencontres, de commémorations et autres cérémonies importantes.

A l'occasion de la mort de Lore Krüger et au nom de toute l'organisation, nous aimerions transmettre à sa famille et à ses amis nos condoléances attristées ».

L'Amicale tout en saluant la mémoire de cette grande dame s'associe à ces condoléances.



éducation

Elèves de 3^e à la SEGPA du collège de Mourenx, Sarah, Thomas, Vincent, Julien, Patrick et Benjamin ont travaillé sous la conduite de leurs professeurs de français et d'histoire sur la guerre d'Espagne. Après une visite au camp de Gurs, ils ont décidé de réaliser avec l'aide de leur professeur d'atelier une maquette au 20^e d'une baraque. La maquette mesure 1m20 de long sur 30cm de large. Elle sera exposée au Centre de Documentation et d'Information de la Cité scolaire avant de partir pour Oloron où elle sera exposée fin juin 2009.



Sarah, Thomas, Vincent, Julien, aidés de Patrick et Benjamin (absents sur la photo) ont construit une maquette au 1/20^e d'un baraquement du camp de Gurs.

Bravo à ces élèves et merci aux enseignants Chantal Latrubesse, Maïté Suarez et Christophe Perez pour aider ainsi à ce que la mémoire de cette période sombre de notre histoire reste vive.

international

Histoire d'un poème et d'un poète espagnol

Notre ami et adhérente Marie Claude BODOU nous transmet cet émouvant poème écrit par José ORTELLS NEBOT, poème écrit quelques temps seulement avant d'être fusillé, ainsi qu'une brève biographie de ce poète.

José ORTELLS est né le 16 décembre 1910 à Burriana (Castellón de la Plana - Reino de Valencia).

Il était ébéniste, membre de la CNT dont il était commissaire, de plus il était écrivain. Il a composé des pièces de théâtre (des pièces dramatiques et de nombreux poèmes) et il écrivait aussi dans les journaux.

Souvent arrêté pour ses écrits dans les journaux dès l'âge de 16 ans. Malheureusement la presque totalité de ses écrits a été détruite, soit par la police franquiste, soit par son épouse elle-même qui a eu tellement peur à sa sortie de prison. Il ne reste plus que trois ou quatre lettres écrites à sa famille depuis sa prison et deux ou trois poèmes.

Pendant la guerre civile il a combattu du côté des « rouges ». Et a fini par se faire définitivement arrêté vers Alicante, il a été emprisonné dans les prisons de Burriana et Castellón de la Plana. Il a été fusillé avec ses camarades le 22 mai 1940... le long des murs du cimetière (qui viennent d'être démolis...). Et l'endroit où les combattants avaient été sommairement enterrés est devenu un petit jardin couvert de fleurs et les noms de chaque fusillé ont été gravés sur un nouveau mur de pierres. En 2008, ils ont fait une stèle avec tous leurs noms gravés.

De plus sa mère Amparo NEBOT PEREZ, sa soeur Amparo ORTELLS NEBOT, son père Juan Bautista ORTELLS FELTREZ et sa femme Mercedes REULA FUSTER, tous militants, ont été arrêtés en 1939 et emprisonnés. Le père, quant à lui, a été sorti de prison pour être battu à mort à coups de fouet le 1^{er} mai 1939. Les trois femmes ont été déportées à Saturarán (Guipúzcoa) et ont fait trois ans de prison.



international

Sa femme maintenant âgée de 96 ans vit encore en France où elle avait réussi à s'exiler.

Sa fille Minerve est mon amie... elle vit à Gelos près de Pau. C'est elle qui a eu l'extrême gentillesse de me fournir tous ces détails.

MADRE

¡ Madre ! ¡ Mi buena madre
Todas las madres son buenas,
pero, tú, te sobresaes
porque al **D**olor representas.
Ah dolor, que los sicarios
con gran saña te causaron
cebándose en tu desgracia
viles, ébrios, inhumanos.
¡Qué torturas tan horribles !
¡ Cuán graves y horribles penas
clavaron en tu alma noble
los verdugos y sus hienas !
Que nada tortura tanto
ni al corazón mas taladre
que ver penando a tu hijo
y torturado a mi padre.
Hombre de bríos sobrados,
recio espíritu, y valiente
que indefenso ¡ Oh malvados !
asesinaron vilmente.
Amarado en el tormento
gritaba a sus verdugos :
*« ¡ Soltarme, que si lo hacéis,
sin vida quedáis : lo juro !
¡ Soltarme, y noblemente,
como los hombres pelean,
os destrozarán mis manos,
gente de mala ralea ! »*
¡ Entre tantos yo indefenso
y amarrado con cadenas !
¡ Sois de corazón perverso
y sentimientos de hiena !
¡Volcad, volcad las torturas
engendro de inquisición ¡
¡ No lograréis que desista
de mi humana convicción !
¡ Aquellas fieras salvajes
sonreían, oh almas viles !
viendo el torturar terrible
de sus aparatos ruines.

Viendo la sangre de un hombre
gozaban, ébrios de sangre ;
reían... mientras moría
un hombre sin doblegarse.

Nos quieren parangonar
a vulgares delincuentes,
negando el **I**deal
que surge en nuestras mentes.

Y me llega la muerte
ahondando más tu herida
levante erguida la frente
y en tu frente el alma erguida.

Nada hay que atormente,
digno, honrado y leal,
y no hice caso al oro
cuando el luciente metal,
que tiene el poder del mal,
quiso manchar mi decoro.

Si a un **I**deal se ha servido
con ímpetu y con pasión....

¡Que inmensa satisfacción
produce el deber cumplido !

¡ Aquellas horas amargas
de su martirio proterero... !

*« ¡ Y cuando ya expiraba
pronunció : quedo..me quedo ! »*

Nuestros nombres, de sus hijos,
que quedamos entre rejas,
y también balbuceó...

Minerva... querida nieta... »

Su rostro martirizado,
frío sudor lo cubrió...

Y un nombre, muy amado,
en sus labios se quedó.

Tu nombre, querida madre
tu santo nombre clamó.

Tu nombre pronunció el padre.

Y en la eternidad entró.

Allí, sin nuestro consuelo
ni el beso de nuestros labios,
inerte quedó en el suelo

international

después de cruel calvario.

Su muerte, sagrado ejemplo
de honradez y de hombría.

Será mañana el reflejo
que al noble pueblo redima.

Por si no fuese bastante
se ceba más la masacre :
muere **Nectar**, nuestro infante
tu nietecillo adorable.

Muere al faltarle el calor
de los besos de su madre.

¡ Es que a su madre el Terror
también la metió en la cárcel !

Si apetitos anormales
el cautiverio acentúan
y egoísmos y maldades
honradas vidas anulan...
se acercan horas de dicha
alegando el corazón :

fracasará la malicia

triunfará la razón.

Esos cerebros aviesos

instigadores del mal,
sin corazón ni moral
y de instintos tan perversos.

Vista fija al **Porvenir**...
se divisa en lontananza
libre **Humanidad** feliz...

Sol de **Justicia**... **Esperanza**.

Tras los horribles dolores
de una nueva alborada.

Tu corazón dolorido,
de paz y ternura ansiadas.

Aspirarás la fragancia
de tus hijos el cariño.

Y sobre el rosal de armiño
que es de **Minerva** su infancia
serás feliz, madre mía,
descansando en su pureza
y olvidarás la vileza
que sufriste un triste día.

Enero de 1940, **José ORTELLS**

Les Stolpersteine de Berlin, de Fribourg et d'ailleurs...

« *Stolperstein* ». Un terme difficile à traduire en français. On pourrait dire la pierre où l'on trébuche, la pierre qui entraîne un faux-pas, la pierre où on se tord le pied. Bref, la pierre qui gêne, celle à laquelle il faut prêter attention, celle dont il faut se souvenir, lorsqu'on passe par là.

Tel est le beau symbole que l'on retrouve de plus en plus fréquemment dans les villes allemandes, pour garder le souvenir des hommes, des femmes et des enfants qui ont été exterminés par les nazis.

Il s'agit d'un petit pavé de béton, de dix centimètres de côté, sur lequel est fixée une plaque de bronze munie d'une inscription. Le pavé est scellé sur le trottoir, devant la maison où résidaient des personnes déportées par les nazis. La plupart du temps, ces personnes étaient juives, mais on trouve aussi des opposants politiques, des homosexuels, des francs-maçons, des handicapés, des Témoins de Jéhovah, etc.

Le *Stolperstein* est donc une manière de rendre hommage aux victimes du régime nazi, résidant dans une ville précise, et de garder leur souvenir, tout en utilisant le beau symbole juif du petit pavé que l'on dépose sur la tombe du mort que l'on veut honorer.

Le premier *Stolperstein* fut posé à Berlin, en 1996, par l'artiste allemand Gunter Demnig, de la Nouvelle Société des Arts (NGBK). Depuis, l'idée a été reprise à travers toute l'Allemagne et, en particulier, dans le pays de Bade, où de nombreux juifs avaient été déportés à Gurs, en octobre 1940, avant d'être exterminés à Auschwitz. Plusieurs projets scolaires ont été organisés sur ce thème. Ces petits pavés, en effet, entretiennent le travail de mémoire, constituent un lien entre les



international

génération et suscitent de nombreuses discussions, entre voisins, historiens, artistes, élèves et étudiants. On en compte aujourd'hui près de 16.000, répartis à travers tout le territoire allemand, dont 2.000 à Berlin.

L'un de nos correspondants, Jean Pierre Fitamen, nous en a adressé quelques photos prises au cours d'un voyage, à Freiburg-im-Brigau, ancienne capitale du Pays de Bade. Ce *Land* figure évidemment parmi les régions où l'on trouve le plus de *Stolpersteine*, en raison des déportations d'octobre 1940 à Gurs. Sur la photo ci-dessous, est évoquée la mémoire de Sofie et Julian Rosenthal, tous deux déportés à Gurs en 1940 et exterminés à Auschwitz en 1942.



Deux Stolpersteine à Freiburg-im-Brigau

De même, nos amis Nico et Suzy Sprecher, de Jérusalem, nous ont envoyé des photos des quatre *Stolpersteine* fixés devant la maison de Suzy (née Goldberger), à Berlin-Schönberg. Sur la photo que nous reproduisons ici, on voit le sculpteur Gunter Demnig en train de sceller les petits pavés, sur le trottoir, à la mémoire d'Arnold Goldberger, le grand-père de Suzy, de Jenny, sa grand-mère, de James et d'Hermann, ses deux oncles.



Gunter Demnig scellant quatre Stolpersteine, Münchenerstrasse, à Berlin.

Il s'agit d'un hommage tardif aux victimes de la barbarie nazie. Il s'agit aussi d'un appel à la vigilance devant les résurgences racistes et antisémites d'aujourd'hui.

au rendez-vous du souvenir

*Un témoin exceptionnel de l'histoire du camp :
Gerhard Hoffmann*



Cet hiver, Gerhard Hoffmann, de Piesting (Autriche), a pris contact avec nous, par internet. L'Amicale tient à l'en remercier solennellement et souhaite présenter à nos lecteurs son histoire personnelle, emblématique de toute l'histoire de Gurs. Il a accepté d'évoquer pour nous quelques uns de ses souvenirs de Gurs.

J'ai été interné à deux reprises au camp de Gurs, d'abord à l'époque espagnole du camp, en 1939-40, puis à l'époque juive, en 1940-41.

J'ai été interné une première fois à l'extrême fin du mois d'avril 1939, en provenance du camp de Saint-Cyprien. Je faisais alors partie du groupe des 1 200 volontaires des Brigades internationales d'origine allemande et autrichienne. J'avais 22 ans et je venais de combattre pendant plusieurs mois aux côtés de l'Armée républicaine espagnole, sur plusieurs champs de bataille, dont celui de l'Ebre.

Je me rappelle avoir célébré solennellement le premier mai à Gurs, immédiatement après mon arrivée au camp. Puis ensuite, nous avons célébré le 14 juillet. Ce jour-là, les internés avaient organisé une grande fête, avec le concours d'artistes de divers pays qui se trouvaient parmi nous, en présence du commandant et des officiers français, qui en furent fort impressionnés.

La timide entente qui régnait entre nous, au sein du groupe allemand et autrichien, se dissipa très vite, en août 1939, lorsque fut signé le pacte entre l'Union Soviétique et l'Allemagne.

Je suis resté au camp pendant plus d'un an. Je l'ai quitté, en juin 1940, avec tous les brigadistes allemands et autrichiens. C'était au moment de l'armistice, lorsque la ligne de démarcation fut tracée, très proche de Gurs, et on s'attendait à l'occupation du camp par l'armée allemande.

C'est de cette période de 1939/1940 que date la première photo. On me voit, posant devant la stèle de Durruti, en compagnie de deux amis, un Autrichien et un Espagnol. Je me souviens que cette stèle, une des plus belles réalisations artistiques de l'été 1939, créée dans la glaise du camp, a été modelée par l'artiste autrichien Pixner. Derrière, on peut distinguer, entre les baraques, un rectangle de pelouse, parfaitement dessiné, sur lequel ont été plantés quelques arbustes et, me semble-t-il, quelques fleurs. Quel contraste à l'aspect gris du reste du camp ! Cette photo est un peu le symbole de l'unité des internés de Gurs, puisqu'elle réunit, derrière le

au rendez-vous du souvenir

buste de l'anarchiste Durruti, deux « internationaux » et un républicain espagnol analphabète, qui se confie à son ami international, communiste, pour qu'il lui apprenne à écrire.



Gerhard Hoffmann (à gauche), avec deux autres internés, devant la stèle de Durruti (été 1939).

Le groupe autrichien de 300 personnes était installé dans l'ilot I, en bonne compagnie avec les quelques 200 combattants cubains. La cuisine était préparée chaque semaine par l'un ou l'autre des deux groupes, en alternance. On peut bien comprendre combien il était problématique de trouver un régime convenant aux deux groupes à la fois. Les cuisiniers autrichiens préparaient des boulettes (les Knödl), mais les Cubains s'en servaient pour boucher les trous de baraques, tandis que le bacalao, si apprécié par les Cubains, était repoussé par les Autrichiens. Les matins froids, on pouvait observer les musculeux corps des noirs, qui se versaient des seaux d'eau pour leur bain quotidien, alors que certains autres n'avaient pas le courage de sortir à l'air libre.

C'est dans le camp de Gurs que le compositeur Julio Cuevas créa cette fameuse chanson qui évoquait la marche, entre la frontière et le camp d'Argelès, en février 1939, et qui devint très populaire. Son refrain commençait par les cris que les gardes mobiles nous lançaient :

Allez, allez, reculez !
Que tiene que echar un pie
Desde Cerbère a Argelès.

Les Cubains retournèrent dans leur pays au cours de l'année 1939, accueillis par une foule d'amis. Les Autrichiens eux, durent encore passer cinq années pénibles (et 200 d'entre nous passèrent plusieurs mois dans le camp de Dachau), avant de rentrer dans leur pays libéré.

Le groupe autrichien développait de nombreuses activités culturelles et sportives. A l'Ecole Populaire, des professeurs compétents enseignaient les langues, l'histoire, les mathématiques, le dessin, à un public d'origine majoritairement ouvrière, dont la formation était primitive.

L'évacuation du camp, en juin 1940, se déroula dans le chaos de la débâcle. Les gardiens abandonnèrent le train à la gare de Toulouse, sans se soucier de notre sort, devant nos yeux étonnés. Leur attitude témoignait la décomposition de ce pays qui, la veille encore, se vantait de disposer de la plus puissante armée du continent. Notre voyage finit dans le camp d'Argelès, sur la plage de la Méditerranée. En août, j'ai été transféré d'Argelès à Saint-Cyprien, à côté, car mon père, venu de Bruxelles, y était enfermé.



au rendez-vous du souvenir

Mon deuxième passage au camp date d'octobre 1940. Je suis arrivé avec les 3.870 Cypriennais, lorsque le camp de Saint-Cyprien, installé sur le sable de la Méditerranée, dut être évacué, à cause de l'inondation. Une fois de nouveau installé à Gurs, j'ai été consterné de voir ces pauvres gens expulsés du pays de Bade. Puis il y eut le terrible hiver 1940, pendant lequel j'ai assisté, témoin impuissant, aux centaines de décès qui ravagèrent alors le camp. Ma jeunesse et ma vigueur me permirent de survivre.

C'est sans doute la raison pour laquelle j'ai été affecté au 182ème groupe de travailleurs étrangers, chargé de l'entretien des installations du camp. J'ai d'abord travaillé au lavage du linge, à l'hôpital, puis ensuite, comme vidangeur, au transport des tinettes ; chaque jour, je récupérais les tonneaux et j'en versais le contenu sur les champs d'épandage, situés au sud de l'îlot M. De cette époque datent les deux autres photos que je vous envoie. On y voit une dizaine d'internés, en plein travail, le long de la petite voie ferrée qui entourait le camp, sur laquelle circulait le petit convoi que les internés avaient coutume d'appeler « le train de la merde ». Je suis le dernier dans la file des vidangeurs.



Le service des tinettes (été 1941). Gerhard Hoffmann est le dernier en file, à droite.

Au cours de l'année 1941, j'ai fait la connaissance d'internés célèbres du camp. J'ai en effet partagé pendant plusieurs semaines la baraque avec Kurt Konrad Löw et Karl Bodek, deux artistes protégés par Elsbeth Kasser, qui avait mis à notre disposition une place privilégiée, tout un tiers de sa baraque, ainsi que le matériel de dessin, et qui s'occupait de transmettre les dessins hors du camp. Nous nous sommes installés nous-mêmes de façon assez confortable, avec une douche, avec des moyens improvisés, des bidons vides, des morceaux de bois arrachés quelque part, des étoffes et des sacs vides. Je me souviens qu'on avait des fauteuils faits à partir d'une barrique de récupération. J'ai retrouvé Löw après la guerre, à Vienne.

En octobre 1941, je me suis évadé du camp. Un paysan du voisinage m'a offert une tasse de lait et un bout de pain. J'ai marché toute la nuit jusqu'à la gare d'Oloron, où j'ai pris un train. J'ai tenté de rejoindre le département de la Creuse, où résidait un couple d'amis instituteurs, mais j'ai été arrêté en cours de route par la gendarmerie. J'ai été conduit en prison à Brive-la-Gaillarde, où je suis resté un mois, mais je suis parvenu à en sortir et je me suis fait embaucher dans une ferme de la Dordogne. Je travaillais dans la campagne et dans le bois. C'est ainsi que j'ai survécu aux années de guerre.

Mes souvenirs de Gurs sont très vifs. C'était une période importante de ma vie et je suis heureux de la faire revivre.

Gerhard Hoffmann

Gerhard Hoffmann vient de publier ses mémoires, en mars 2009, sous le titre *Barcelone, Gurs, Managua*.



au rendez-vous du souvenir

Documents : Le cahier d'Elise

Notre ami **Théo Lévi**, qui avait accepté la publication dans nos colonnes d'un large extrait du témoignage de son père Henri sur le camp de Gurs (bulletin n°111, juin 2008, pages 9 à 11), continue son inlassable travail de mémoire.

Il nous fait parvenir ces étonnants documents concernant la belle famille de son cousin, **Ludwig et Elise Vollweiler**, internés à Gurs le 25 octobre 1940, avec le groupe des Allemands expulsés du Pays de Bade.

Après être resté 22 mois au camp, Ludwig et Elise seront déportés, le 6 août 1942, à Drancy, et exterminés à Auschwitz- Birkenau (convoi n° 18) vers le 15 août.

La seule photo que nous ayons de Ludwig et Elise Vollweiler à Gurs, les montre assis, posant devant leur baraque, la baraque 16 de l'îlot I. La photo a été prise au printemps 1942. Ils ont revêtu leurs plus beaux habits, un costume trois pièces pour Ludwig, un tailleur, semble-t-il, pour Elise. Ils sont assis de part et d'autre d'une petite table, recouverte d'un drap, sur laquelle a été déposé un bouquet de fleurs des champs. Elise a 53 ans ; elle esquisse un sourire. Ludwig (65 ans) se tient très droit ; il y a dans son attitude quelque chose d'élégant, avec sa cravate et la chaîne de son gousset, et en même temps, de rigide, avec son poing fermé et ses yeux mi-clos. Ils semblent fêter un événement. Est-ce Pessah ? Toujours est-il qu'ils sont réunis sur la photo, à une époque où les hommes et les femmes vivaient strictement séparés, chacun dans leurs îlots, ce qui indique, sans aucun doute, la célébration exceptionnelle d'un événement particulier.



Elise et Ludwig Vollweiler (îlot I, baraque 16)

Théo Levi se demande encore comment cette photo a-t-elle pu être prise et s'il ne s'agit pas d'un document de la propagande vichyste, mis en scène par l'administration du camp. Il ne semble pas. D'autres explications, plus simples, sont tout à fait vraisemblables, à commencer par la célébration d'une fête particulière, pour laquelle le couple a pu être réuni, après avoir obtenu une autorisation spéciale. De tels cas sont fréquemment signalés.

Si Elise et Ludwig ont été déportés et exterminés à Auschwitz, il faut noter que leurs deux enfants, Siegbert et Hanna, ont survécu. Hanna, en possession d'un passeport, avait, toute seule, émigré en France, en septembre 1938, à l'âge de 24 ans, et son frère l'avait rejointe au dernier moment. Par la suite, les deux enfants se marièrent, eurent cinq enfants et de nombreux petits enfants, parmi lesquels Liliane.

Le journal qu'Elise a rédigé en allemand au camp de Gurs, sur un petit cahier, a été découvert après la Libération, dans des circonstances mal élucidées. Il semble qu'il ait été retrouvé à Auschwitz, par les Américains, et qu'il ait été conservé aux USA par un organisme spécialisé. En 1957, il est transmis à Hanna qui l'a conservé pendant un demi-siècle. Ces derniers mois, Liliane, sa nièce, décide de le publier.



au rendez-vous du souvenir

Le cahier commence par les mots suivants :

L'expulsion de notre patrie.

On nous a expulsés de la maison et de la ferme.

On nous a avilis et privés de nos droits.

Ce fut un triste et terrifiant destin,

La façon dont on nous a torturés et réduits en esclavage.

Pourtant, dans notre détresse,

Nous avons gardé foi en notre cher Dieu.

La première page du cahier d'Elise Vollweiler

Nous en extrayons les passages suivants, témoignages exceptionnels sur la déportation des juifs badois au camp de Gurs.

Après avoir été arrêtés à leur domicile, dans la petite ville badoise de Schluchtern, Elise et Ludwig sont conduits jusqu'aux camions.

Nous fûmes les derniers à monter dans le camion. Lorsque tout le monde fut assis, le départ fut ordonné, sous les huées des enfants. Nous nous regardions mutuellement, le visage consterné, sans pouvoir dire un mot. C'est seulement au moment du départ que j'ai constaté qu'outre les juifs de Schluchtern, il y avait aussi, dans un autre camion, les juifs de Gemmingen, eux aussi très consternés.

Malgré les bonnes relations que nous entretenions avec les paroissiens, nous n'eûmes droit à aucune manifestation de sympathie de leur part. Parmi les juifs de Gemmingen, se trouvait le vieux M. Oppenheimer, âgé de 84 ans, à moitié aveugle, le frère de Mme Kirchhausen, elle-même âgée de 88 ans. Ainsi nous abandonnions notre pays, nous étions désespérés, incapables de prononcer un seul mot.

(...) A notre arrivée à Heidelberg, on ne nous a pas remis nos bagages, mais on les a éparpillés dans les wagons d'un très long train de marchandises, qui nous attendait. Quant à nous, essentiellement des juifs venus du nord du pays de Bade et du Palatinat, on nous a rassemblés dans une salle, près de la gare, où on nous a fait signer un papier qui stipulait par décret que tous nos biens que nous avions laissés derrière nous, étaient propriété du Reich. Là, nous disions adieu à tout ce que nous possédions. Soudain, nous étions réduits à l'état de gueux. Beaucoup tentèrent de s'insurger, certains voulant des explications, et la plupart n'admettaient pas d'être mis devant le fait accompli. Ce qu'Hitler nous faisait là, avait été méthodiquement conçu.

Après ces formalités, on nous a trainés à la gare, non par l'entrée principale, mais par le lieu de passage des marchandises, complètement en retrait, d'ailleurs le train lui-même était sur une voie secondaire. Nous demandions sans cesse où on allait nous amener. Allions-nous vraiment en Pologne ? Beaucoup ne tenaient pas en place, trépignaient, s'agitaient, parce qu'ils s'inquiétaient de ne pas avoir d'argent.

Nous avons rencontré beaucoup de gens que nous connaissions et ainsi, nous nous sommes regroupés entre habitants de Schluchtern pour trouver un wagon qui ne soit pas trop bondé et rester ainsi ensemble. Donc nous sommes montés dans le même wagon et, en voyant ce mouvement de masse, nous nous sommes fait la réflexion : « Grand Dieu ! Quelle déportation ! Des vieillards, des adultes, des jeunes et même, des tout jeunes enfants ! »



au rendez-vous du souvenir

Dans notre wagon, il y avait une famille avec un bébé de trois semaines. Quelle peine et que de soucis pour ce petit être ! Beaucoup de personnes malades étaient déportées dans ce train. Il y en avait sur des civières ou sur des fauteuils roulants. Ils avaient une mine terreuse et si pitoyable que beaucoup de gens pleuraient devant une telle cruauté. Ludwig, votre père, a rencontré des collègues de travail qui étaient avec leurs parents très âgés. Le père de l'un d'entre eux avait 92 ans. Non loin de nous, un soldat accompagnait ses beaux-parents sur le quai. C'était un Aryen et ils insistaient pour qu'il ne se fasse pas remarquer. Et vraiment il disait à quiconque qui lui demandait ce qu'il faisait là : « Ce sont mes beaux-parents ». Lorsqu'ils se sont dit adieu, le soldat aryen s'est exclamé : « C'est une bien pauvre victoire d'Hitler ! »

Le train resta en gare longtemps à Heidelberg et ce n'est qu'à deux heures du matin environ qu'il est parti. Alors commencèrent toutes les spéculations sur sa destination. La plupart pensaient que c'était la Pologne, mais quelques uns affirmaient qu'ils savaient exactement que c'était le sud de la France. Était-ce possible ?

(...) A Karlsruhe, on fit monter dans les wagons disponibles encore d'autres personnes, qui s'ajoutèrent à nous. (...) Tous les juifs de la région de Bade et des villes avoisinantes avaient été rassemblés et embarqués. Vers midi, nous sommes arrivés à Mulhouse, ensuite nous avons franchi le Rhin et nous avons traversé des zones d'affrontement. Là, ce n'était pas comme dans les villes du pays de Bade, où nous devions laisser les fenêtres fermées. Au contraire, elles devaient toutes être maintenues baissées, même celles des toilettes, et ensuite, cela a commencé. Des soldats et des SA ont parcouru le train en hurlant : « Quiconque possède plus de cent marks sur lui est tenu de les remettre aux autorités allemandes, sous peine d'être fusillé ». Ce terme « fusillé » hurlé sur un tel ton, ne pouvait qu'inspirer la terreur. Beaucoup se sont débarrassés de leur argent et beaucoup disaient qu'ils n'avaient pas cent marks sur eux, alors comme nous en avions un peu plus, j'ai donné à ceux qui en manquaient pour qu'ils atteignent ces cent marks. Et il y avait toujours ces soldats qui allaient d'un bout à l'autre du train, faisant résonner leurs menaces d'exécution. (...) Lors des haltes suivantes, ce fut la même scène qui se répéta avec les menaces d'exécution. Comme j'avais apporté l'argent de la communauté juive dont j'étais la trésorière, je m'en débarrassais aussi.

En l'espace d'un peu plus d'un an, j'avais cousu 400 marks dans ma gaine, en cas de nécessité. J'étais si désemparée et dans une telle détresse que je ne savais pas quoi faire. Pour mes enfants, ne devais-je pas concevoir que je risquais de me faire fusiller pour 400 marks ! Ils ne me le pardonneraient pas. J'allais aux toilettes et j'arrachais la petite bourse qui contenait l'argent.

(...) Le train poursuivit sa route et les pauvres gens devenaient affamés et souffraient encore plus de la soif. Où pourrions-nous avoir de l'eau ? C'était notre obsession ! Tout le monde avait faim et soif mais nous supportions notre mal avec résignation et patience, c'est pourquoi, il n'y avait pas de plaintes, bien que la soif se fit cruellement sentir dans l'air fétide et étouffant du wagon.

Nous arrivâmes à proximité de la zone libre. Lorsque le train s'est arrêté, nous avons eu la chance d'apostropher un Français qui se trouvait dans la gare et de lui demander de nous remplir une, ou deux bouteilles d'eau. Le temps qu'il revienne, le train démarrait et rares sont ceux qui ont pu obtenir de l'eau. Nous avons vu combien les Français ont été surpris à notre arrivée. Dans l'une des dernières gares où nous nous sommes arrêtés, un soldat est encore passé dans le train en criant : « A la prochaine halte, tout le monde sera fouillé de la tête aux pieds. Quiconque sera pris en possession d'argent sera exécuté sans autre forme d'égards. » Personne n'avait à



au rendez-vous du souvenir

se défaire de quoi que ce soit vu que nous nous étions déjà débarrassés de tout, tant nous avions peur. La fouille n'eut pas lieu, la menace d'exécution avait suffisamment terrorisé les gens pour les inciter presque tous à remettre leur argent.

Le train roula encore et encore et soudain, on n'aperçut plus de soldats allemands et le train s'arrêta la nuit de manière tout à fait inattendue, à Lyon. Tout le monde fut soulagé. Quelques uns se sont évadés du train, votre père voulait en faire autant, mais je n'étais pas d'accord et je l'ai si souvent amèrement regretté par la suite. J'avais peur qu'il lui arrive quelque chose et si je devais, moi aussi, partir avec lui, il me fallait renoncer à tous nos bagages, car on ne nous les avait pas rendus à Heidelberg, on nous avait dit qu'on nous les donnerait dans le train, qu'ils nous seraient remis lorsque nous arriverions à destination. Avant tout, j'écrivis deux cartes à mes enfants, qui ne sont jamais arrivées.

(...) Malgré cette triste situation, presque tout le monde gardait le moral. Beaucoup disaient : « Qu'avons-nous encore à perdre ? Il ne nous reste plus que la vie ». A nouveau la soif et la faim nous tenaillèrent, quelques uns parvinrent, au début, à calmer leur manque d'eau. Dans l'une des stations où le train s'arrêta, de braves gens nous en apportèrent.

(...) Nous continuâmes à rouler toujours plus loin. Deux nuits avaient passé. Dormir, il ne fallait pas y songer, et se laver non plus. Tout le monde était très fatigué et beaucoup de gens perdaient connaissance, et plus chez les jeunes que chez les personnes âgées. Nous passâmes par Toulouse, Pau et, le jour suivant, le train s'arrêta à Oloron, à l'aube.

A Oloron, on nous a fait descendre du train à onze heures et c'est une marée humaine qui se déversa de ce long train. La grande place, devant la gare, était recouverte par une foule compacte, il y avait des camions qui nous y attendaient. Si on voulait de la soupe, on pouvait en avoir à la gare, moyennant un franc. Là, nous avons dû attendre sous une pluie battante qu'ici et là les camions viennent sur la place pour nous convoyer à notre destination finale. Toute la journée, on déporta des juifs, d'Oloron vers le camp de Gurs et même samedi, car les trains roulaient sans relâche, emportant les gens du Palatinat et du Bade.

Je dois dire que je ne m'étais pas représenté la France telle qu'elle m'apparaissait désormais. A l'école ou plus tard, dans la vie quotidienne ou dans les journaux, on n'avait jamais évoqué la beauté de la France. Mais à, présent, durant mon voyage, j'avais pu admirer des endroits bien entretenus, des villes avec des bâtiments modernes, avec de belles villas et de magnifiques constructions. Les champs et les jardins étaient soignés et tout était bien cultivé. Ce n'est que dans les zones où la guerre sévissait, sur le Rhin, et dans celle où nous nous rendions à présent, aux alentours du camp de Gurs que les champs étaient à l'abandon, que l'on n'apercevait pas de jardins, mais seulement des étendues monotones, dépourvues d'habitations, si ce n'est des baraquements et toujours des baraquements, où devaient s'entasser des dizaines de milliers de juifs que l'on avait déportés du Palatinat et de la région du Bade.

A l'image de cette désolation, notre moral fut désormais au plus bas ; de même que notre nourriture s'appauvissait. Ainsi allait-il en être de la nouvelle existence que nous devons mener ici. (...)

Elise Vollweiler



bibliographie

José Colera. La guerre d'Espagne vue de Barcelone. Mémoires d'un garde civil républicain (1936-1939).



Traduit de l'espagnol et annoté par Christophe Colera. Editions du Cygne. 138 pages. 15,00 €.

Une littérature souvent brillante a fait connaître la guerre civile espagnole (1936-1939) du point de vue des milices (communistes, anarchistes). Le point de vue des militaires professionnels, notamment les gardes civils restés fidèles à la République, est pour sa part moins diffusé dans le grand public.

Les mémoires de José (-María) Colera (1905-1990), un combattant qui fut d'un grand nombre de batailles décisives sur le front de l'Est et à Barcelone, nous plongent dans le quotidien des soldats républicains en Catalogne, leur imaginaire, leurs préoccupations, et ravivent le souvenir des occasions manquées et des trahisons qui les ont finalement conduits à la défaite et à l'exil. Annoté et traduit par Christophe Colera, un petit-fils de son auteur, ce texte rappelle que l'esprit de lutte n'a jamais abandonné ces hommes qui le perpétuèrent après 1939 dans la Résistance française puis pendant la guerre d'Algérie.

Une contribution vivante à une histoire trop souvent figée dans des clichés.

Nous tenons à ajouter que José Colera fut le président de la première association d'internés de Gurs, connue sous le nom de l'Amicale des internés espagnols au camp de Gurs. Cette association eut une brève existence d'une année (juin 1979-juin 1980) et disparut le 21 juin 1980, pour se fondre au sein de l'Amicale du camp de Gurs, créée alors. Notons que le bureau de l'association comprenait, aux côtés du président José Colera, le vice-président Hilario Lopez, le secrétaire Hilario Borrau, le trésorier Cristóbal Andradès, ainsi qu'une vingtaine de membres.

Maëlle Maugendre. De l'exode à l'exil. L'internement des républicains espagnols au camp du Vernet d'Ariège

(de février à septembre 1939). Editions Sudel. Prix Jean Maitron 2007.



Cet ouvrage, issu d'un travail de recherche de master, a été édité chez Sudel, en collaboration avec l'Unsa éducation et le Centre d'histoire sociale du XX^e siècle de Paris 1. Il étudie avec rigueur la vie des 15.000 internés de la période espagnole du camp, issus pour l'essentiel de la 26^e division de l'Armée républicaine (ex-"colonne Durruti").

L'historien François Godicheau déclare au sujet de cli-
vire : « A cent lieues de l'héroïsation ou de la dénonciation
pamphlétaire, l'auteur propose ici une étude riche et docu-
mentée. Elle montre en historienne que, devant la com-
plexité du passé, la rigueur est la meilleure alliée de celui

qui veut convaincre. »



bibliographie



Pierre-Jérôme Biscarrat. Dans la tourmente de la Shoah. Les enfants d'Izieu. Michel Lafon. 304 pages. 18,50 €.

Etude du mécanisme froid et implacable qui, dans la semaine du 6 au 15 avril 1944, a conduit à l'arrestation, la déportation et l'extermination à Auschwitz, des 43 enfants juifs qui avaient cru trouver un refuge à la Maison d'Izieu. L'auteur fait partie du service pédagogique de la Maison d'Izieu.

brèves

Le 18 janvier dernier a été inauguré le **mémorial du camp des Milles**, près d'Aix-en-Provence. Rappelons que ce camp fonctionna de 1940 à 1942, que plus de 10.000 personnes y furent internées, parmi lesquelles quelques artistes célèbres comme Max Ernst, Hans Bellmer, Lion Feuchtwanger, Karl Bodek, etc. Près de 2.500 hommes, femmes et enfants en sortirent en 1942 pour être expédiés par le gouvernement de Vichy vers Drancy et Auschwitz, où ils furent exterminés. On y trouve encore plusieurs bâtiments d'époque, des peintures murales et de nombreuses traces laissées par les internés. L'ouverture du site est prévue pour 2010.

La municipalité d'Agen (Lot-et-Garonne) présente une triple exposition intitulée **Guerilleros, les soldats oubliés**, de la Ligue de l'enseignement du Gard, **La Retirada. Mots et images d'un exode et Hommage à Domingo Malagón**, au Centre Culturel André Malraux, du 19 février au 21 mars. Elle est accompagnée spectacles, concerts et conférences. Parmi les œuvres présentées, figurent les sculptures sur os réalisées au camp de Gurs par Giordano Stroppolo.



Notre ami **Raymond San Géroteo** nous transmet cette photo parue dans le journal « L'Indépendant » de Perpignan et qui nous montre la foule qui, à l'initiative de FFREEE, a emprunté les chemins de la retirada, ici sur une des plages du camp d'Argelès-sur-Mer.



Les 4 et 5 avril 2009, les associations **MER 47** et **MER 82** s'associent pour commémorer la IIe République Espagnole. De nombreuses manifestations se dérouleront dans ces deux départements. Relevons en particulier l'hommage qui sera rendu au Président de la République Espagnole **Manuel Azaña** enterré à Montauban et la visite du camp de **Septfonds**.

Contact, Luisita San Martin, Tél : 06 83 52 35 18 et 05 53 96 10 42.



brèves

Fin janvier 2009, la **commune d'Artix (64)** a commémoré durant trois jours le **70^e anniversaire de la fin de la guerre d'Espagne et de la construction du camp de Gurs**. Notre ami Albert Bonnacaze, conseiller municipal d'Artix et membre du Conseil d'Administration de l'Amicale était de toutes les manifestations : conférences, projection de films, expositions, journée des scolaires et bien sûr visite du camp avec un bus gratuit pour les intéressés. L'Amicale y avait largement sa place avec en particulier la conférence de Claude Laharie et le film « **Mots de Gurs** » de Jean-Jacques Mauroy.

Paul Niedermann :



Enfant de l'OSE et passeur de mémoire

Ne me demandez pas, Paul Niedermann, pourquoi il est venu à Gurs. Il est venu pour la première fois en 1957, à l'âge de 12 ans, avec ses parents, pour passer un été à Gurs. Depuis, il est revenu à Gurs à de nombreuses reprises, pour y passer des vacances, pour y travailler, pour y vivre.

Nous sommes allés à Gurs, Paul, en 1957, avec mes parents. C'était la première fois que j'allais à Gurs. J'étais très jeune, mais j'ai bien conscience de ce que j'ai vécu à Gurs. J'ai été interné à Gurs pendant deux ans, de 1957 à 1959. C'était une expérience très difficile, mais j'ai appris beaucoup de choses à Gurs. J'ai rencontré des gens très intéressants, et j'ai vécu des moments très importants de ma vie. Gurs a été pour moi un lieu de rencontre, de découverte, et de croissance. C'est pourquoi j'ai voulu en parler, et partager mon expérience avec vous.

La périodique trimestriel **Osmose**, journal de l'association OSE (Œuvre de secours aux enfants) que nos lecteurs connaissent bien, vient de rendre hommage à notre ami Paul Niedermann, ancien interné de Gurs (n°18, octobre-décembre 2008, page 23).

Paul est un inlassable travailleur de la mémoire. Son action est exemplaire et l'Amicale est fière de la compter, depuis un quart de siècle, parmi ses fidèles adhérents. Merci Paul.

Art et mémoire : Lorsque les adhérents de l'Amicale manifestent leurs talents artistiques...

L'actualité artistique vient de mettre en pleine lumière deux de nos adhérents, dont nous avons eu l'occasion de parler, à plusieurs reprises, dans ces colonnes.

D'abord, **Pascal Convert**, à la fois artiste sculpteur (on lui doit le monument aux fusillés du Mont-Valérien) et écrivain (son ouvrage Joseph Epstein. Bon pour la légende. Lettre au fils. [Ed. Seguer], avait fait une sortie remarquée, l'année dernière, et nous en avons rendu compte ici même). Il vient de réaliser à l'abbaye de Saint-Gildas-des-Bois (Loire-Atlantique) une série de 14 vitraux de cristal, consacrée aux enfants internés. La lumière du cristal impose son éclat et révèle la présence muette de ces enfants oubliés.

Ensuite, **Dani Karavan**, auteur de nombreuses œuvres d'art, parmi lesquelles le Mémorial de Gurs. Il vient d'achever à Berlin le Mémorial dédié aux Tsiganes exterminés par les nazis. Le site est prestigieux : juste en face du Reichstag et à quelques pas de la porte de Brandeburg. L'œuvre consiste en une vasque circulaire d'une dizaine de mètres de diamètre, remplie d'eau sombre, construite sur une vaste esplanade ; au centre de la vasque, un triangle de granit, d'où s'échappe le son vibrant d'un violon, et sur lequel repose une fleur sauvage, renouvelée chaque jour. L'émotion est très forte. Notons qu'il aura fallu attendre près de 70 ans pour que soit rendu enfin hommage aux 500 000 Tsiganes exterminés !

Procès devant le Tribunal Administratif de Pau

Suite au procès qui s'est déroulé (à l'heure où nous écrivons nous ne connaissons pas la sentence) et opposant, devant le Tribunal Administratif, d'anciens déportés de Gurs ou leurs descendants à la SNCF, l'Amicale a tenu, par voie de presse, à apporter les précisions suivantes. Avec l'aimable autorisation du Groupe Pyrénées-Press, nous reproduisons ci-dessous, l'article paru dans ce média le samedi 14 mars 2009 :

Après la médiatisation de l'action en justice menée par d'anciens déportés du camp de Gurs ou leurs descendants (notre édition d'hier), l'Amicale du Camp de Gurs a été interpellée ce vendredi sur sa participation à cette démarche. Son président, André Laufer, et deux responsables du bureau, Claude Laharie et Antoine Gil, ont donc tenu à préciser le point de vue de leur association.

« Nous avons découvert dans la presse ce recours devant le tribunal administratif de



brèves

Pau », explique André Laufer. « Nous sommes étonnés de n'en avoir jamais été informé auparavant. Et nous ne savons rien des requérants ». L'Amicale est la conscience du camp de Gurs : « Notre but à nous, c'est la mémoire », résume André Laufer. « Or cette action en justice n'est pas une démarche mémorielle, elle poursuit d'autres buts... Si les requérants avaient demandé l'euro symbolique, cela aurait été bien sûr très différent ».

L'Amicale du camp de Gurs prend ses distances avec cette démarche judiciaire, mais ne porte aucun jugement : « Les requérants ont agi à titre individuel. Chacun, à sa place, avec son histoire, sa souffrance et sa conscience ».

nouveaux adhérents

- M. Gabriel Amadoz, d'Ascaïn (Pyrénées-Atlantiques)
- M. Jean Julien, de Brezins (Isère)
- Mme Díaz María de las Nieves, Buenos Aires (Argentine)
- Mme Esquerre Ginette, de Portets (Gironde)
- M. Levi Théo, de Limours (Essonne)
- M. Tarrago Roger, de Pierre Bénite (Rhône)
- M. Winograd, de Pau (Pyrénées-Atlantiques)

don

Notre nouvelle adhérente et amie de Buenos Aires Maria de las Nieves Díaz nous adressé la somme de 100 €. Qu'elle en soit remerciée.

sur internet

Notre ami Emmanuel Clerc, journaliste à FR3, nous fait savoir que l'ouvrage familial rédigé sur son grand-père, **Gabriel Tellechéa**, peut être consulté sur internet sur le site <http://www.gabriel-tellechea.net>.

Rappelons que Gabriel Tellechéa, né à Saint-Jean-de-Luz en 1919, jeune agent de police, fut membre du réseau Confrérie-Notre Dame dès 1941. Arrêté par la Gestapo en 1943, il est transféré au Frontstalag de Compiègne en 1944, puis déporté à Buchenwald (dans le même convoi que Jorge Semprun), Harzungen, et Dora, où il meurt en 1945.

Une intéressante étude sur le Centre d'accueil de **Vic-sur-Cère** (Cantal) peut être lue sur le site <http://www.jewishtraces.org>.

Ce centre d'accueil des Amitiés chrétiennes pour enfants juifs fut créé en 1942 par l'abbé Glasberg, dont l'action en faveur des internés est bien connue au camp de Gurs. Il fut dirigé par Sabine Zlatin, avant que celle-ci ne soit envoyée à la direction de la Maison d'Izieu. Notre ami Paul Niederman y séjourna, lorsqu'il était adolescent, après sa sortie de Gurs. Un site trilingue fort bien documenté.

n° 114 - Mars 2009

Le bulletin **Gurs, souvenez-vous** est édité par l'Amicale du Camp de Gurs :
Tour Carrère, 25 av. du Loup – 64000 PAU

Directeur de la publication : André Laufer

Comité de rédaction : Antoine Gil, Cristina Lacasta, Claude Laharie, André Laufer

Maquette, Infographie, Photogravure, Impression : IPADOUR, Pau

Commission paritaire : 1110 A 07572 – N° Siret : 448 775 213 – ISSN : 0249 9266 – Dépôt légal : à parution

Prix : 1 Euro – Abonnement, adhésion : 20 Euros



Assemblée générale Convocation

Madame, Monsieur,

Vous êtes invités à assister à l'Assemblée Générale Ordinaire qui se tiendra Complexe de la République salle 705, Rue Carnot à PAU, 7^e étage, le vendredi 24 avril 2009 à 16 heures.

- Rapport moral
- Rapport financier
- Approbation des comptes de l'exercice 2008
- Renouvellement du tiers sortant du Conseil d'Administration
- Fixation du montant de la cotisation annuelle
- Questions diverses

Tout candidat à un poste d'administrateur est prié de se faire connaître, auprès de Claude LAHARIE 05.59.27.72.27, quinze jours avant l'assemblée.

En cas d'impossibilité d'être présent, **merci de découper ou recopier** le pouvoir
ci-dessous et le retourner à :

M. Claude LAHARIE - 44 Bd Barbanègre - 64000 PAU

Je soussigné(e)

donne par les présentes pouvoir à

de voter en mon nom aux deux assemblées, voter toutes questions inscrites ou qui pourraient demandées à être inscrites à l'ordre du jour, élire tous candidats.

Le

Signature :

Information : un même mandataire ne pouvant détenir plus de trois pouvoirs, veuillez vous assurer qu'il ne dépasse pas cette limite. Vous pouvez laisser le pouvoir en blanc et dans ce cas il sera attribué par le C.A. à un membre présent